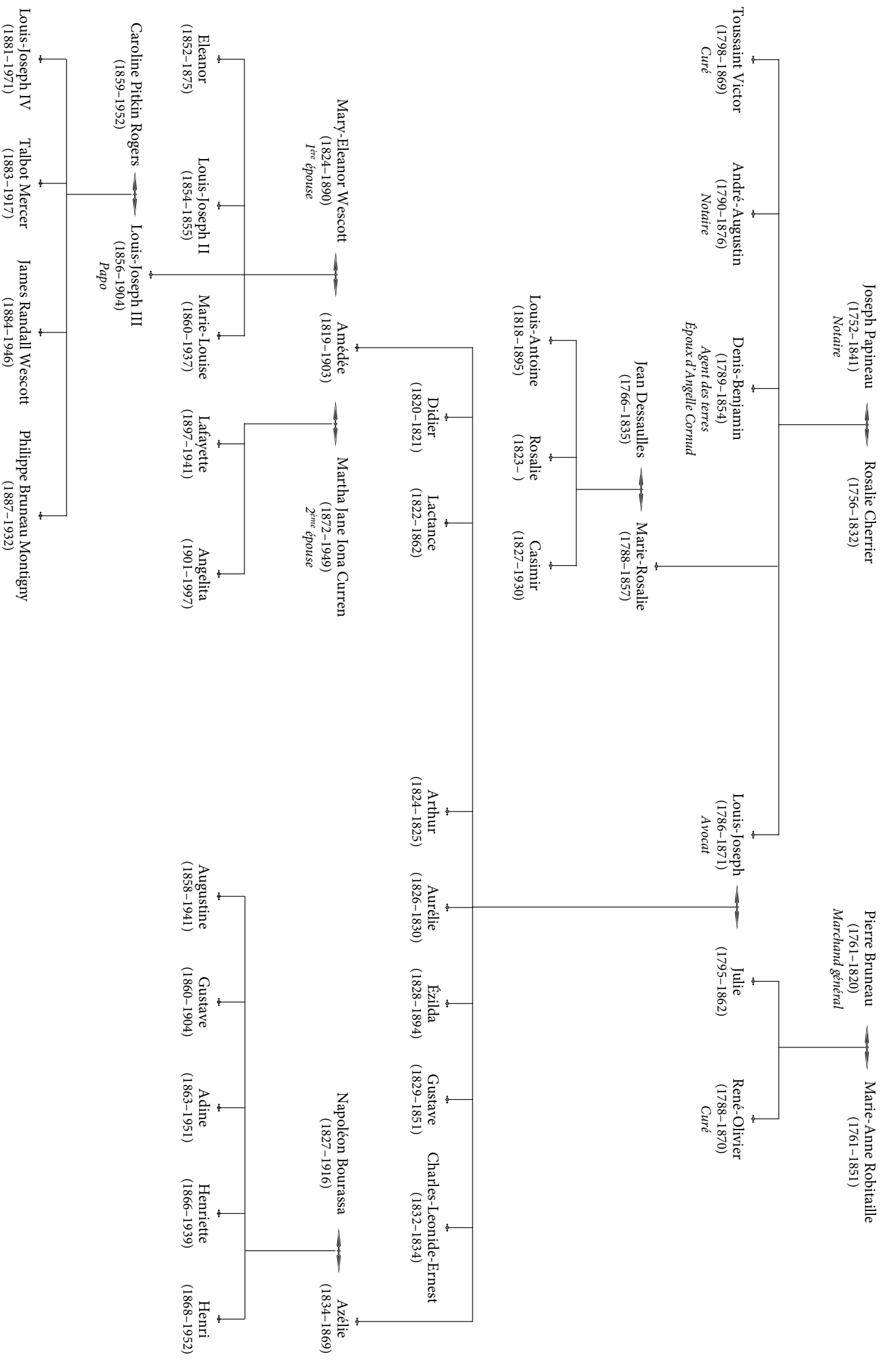


Famille Papineau

Famille Bruneau



1. LE FUGITIF

Décembre 1837

« Je me déguisai en écolier, capot bleu à rainures blanches, et mis tout ce que je voulais emporter de hardes et d'effets dans mon sac de voyage. »

Le brouillard obscurcit la route, on dirait une épaisse fumée qui s'échappe de nulle part. Bientôt, il fera nuit noire. Et cette bruine glaciale qui ne cesse de tomber ! Amédée Papineau a peur, il a faim, il grelotte.

À dix-huit ans, le jeune patriote fuit son pays en pleine rébellion. Commencée à Montréal, sa course parsemée d'embûches se terminera aux États-Unis, si Dieu lui prête vie jusqu'à la frontière. La charrette qui l'emmène en exil avance à tâtons sur le chemin boueux, zigzague pour éviter les trous, se faufile entre les branchages et les arbres couchés au sol.

Misère ! C'est bien ce que lâche son grand-père Joseph Papineau quand le découragement s'empare de lui. Un obstacle n'attend pas l'autre. À présent, Amédée doit traverser la rivière à pied, même si la mince couche de glace menace de céder. Le cheval se cabre. Amédée le dételle, pendant que son compagnon d'infortune, Joël Prince, pose des madriers sur les bordages. La bête regimbe, mais finit par passer. La glace craque sous leur poids. Après, l'un des deux fuyards refera le chemin à l'envers pour aller chercher la voiture. Des vers de Lamartine, son poète préféré, reviennent à la mémoire d'Amédée. Ils sont tirés de *La Mort de Socrate* :

*« Ainsi l'homme exilé du champ de ses aïeux,
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux. »*

Transis de froid, les deux ex-étudiants du Séminaire de Saint-Hyacinthe frappent à la porte d'une chaumière. On les laisse sécher leurs hardes et avaler une bouchée. Un vent furieux souffle. Pourvu qu'il n'emporte pas le toit de la maison, pense Amédée en se couchant. Il n'arrive pas à se détendre. La nuit sera courte, car son confrère juge plus sage de reprendre la route avant le lever du jour. Il acquiesce. Nouveau pépin dans la matinée : devant le village des sauvages abénaquis de Saint-François, les passeurs refusent de les faire traverser. Toujours cette foutue glace prête à fendre ! Il faut parlementer longuement. À la fin, les hommes cèdent en grommelant, mais en cas d'accident, ils ne se tiendront pas responsables.

Amédée s'accroche à l'espoir. C'est sa deuxième tentative pour gagner l'exil. La première fois, déguisé en paysan – pantalon et veste en étoffe du pays, souliers de bœuf, tuque bleue –, il avait rapidement regagné sa cache dans la cave du manoir de sa tante Rosalie Dessaulles, à Saint-Hyacinthe, tant les routes étaient infestées de miliciens et de volontaires loyalistes. Cette fois, il suit un plan conçu par le directeur du séminaire, l'abbé Prince, et nettement mieux ficelé. « Je me déguisai en écolier, capot bleu à rainures blanches, et mis tout ce que je voulais emporter de hardes et d'effets dans mon sac de voyage. »

C'est donc dans cet habit un peu défraîchi de collégien qu'il se présente aux aubergistes comme Joseph Parent, étudiant en route pour les États-Unis où son père l'envoie apprendre l'anglais. S'il feint l'insouciance devant les gens qu'il ne connaît pas, surtout ceux qui l'accablent de questions, il n'en mène pas large à l'intérieur. Les cheveux ébouriffés, l'œil hagard, il ressemble à un animal traqué, épiant le moindre bruit suspect. Il n'a plus rien du jeune blanc-bec qui, hier encore, fourbissait les armes pour défendre son pays menacé. Où est passé le courageux Fils de la Liberté, si fanfaron, si arrogant ? Il ne pavoise plus, tant s'en faut.

Au bout de deux jours de cette course éprouvante vers la frontière américaine, il fait ses adieux à son ami Joël, qu'il laisse dans sa famille à Saint-Grégoire. Désormais, il voyage en solitaire. Encore heureux qu'il puisse compter sur le fils de l'aubergiste pour le guider. Ce dernier lui prête une voiture bringuebalante dont il faut changer les roues, puis les

graisser, avant le départ. Assis sur une botte de foin, Amédée fait le guet. Les sympathisants loyalistes débouchent de partout. Il n'ose plus frapper aux portes des maisons de ferme pour se réchauffer, de peur de tomber sur l'un d'entre eux.

Kingsey, Sheldon, Melbourne et Sherbrooke. La route est longue et périlleuse ! Les montagnes élevées enserrent la vallée profonde. Ici des rochers, là une rivière couverte de glaces flottantes. Et partout, des gardes armés. Plus Amédée se rapproche de la frontière, plus la panique s'empare de lui. À Lennoxville, la vieille voiture lâche. Impossible d'en trouver une autre, il devra se contenter d'une traîne sauvage tirée par un mauvais cheval. De peine et de misère, il réussit à atteindre avant la brunante le dernier village avant Stanstead. L'auberge est remplie de volontaires loyalistes qui, après avoir chanté le *God Save the Queen*, descendent à la buvette. Leur bruyant chahut d'ivrognes résonne dans toute la maison. Ils boivent à la santé de la reine Victoria et... à l'extermination de tous les rebelles comme lui. Amédée renonce à se présenter à table pour souper. Tant pis si ses provisions diminuent à vue d'œil. Terré dans sa chambre, il se contente de ce qu'il puise dans son maigre havresac.

Cette nuit-là, autant dire qu'il ne ferme pas l'œil. À trois heures du matin, il secoue son guide et l'envoie atteler le cheval. Le jour n'est pas encore levé qu'il s'installe dans la traîne sauvage en prenant soin de couvrir sa canne-épée de paille et de mettre au fond de la poche d'avoine ses pistolets, ceux que portait Louis-Joseph Papineau, son cher père, pendant la guerre de 1812. Entre les semelles de sa botte et sa surbottine de drap, il glisse son carnet de notes, une carte routière et une lettre de change. Tout cela à l'insu de son guide, dont il se méfie. À croire qu'il voit des espions partout ! Passé neuf heures, il arrive à Stanstead. Un mille encore et il franchira la frontière.

Brusquement, une dizaine d'individus d'allure louche encerclent sa traîne.

« Halte-là ! Où allez-vous ? »

— À Derby, au Vermont.

— Suivez-nous. »

Les hommes ne sourient pas, n'engagent pas la conversation avec lui. Ils l'entraînent à l'hôtel, juste en face, dans une pièce où des fonctionnaires locaux peu rassurants le questionnent. Depuis le début des troubles, on ne laisse pas une seule âme traverser au Vermont sans vérifier ses papiers et le fouiller. Le plus zélé des interrogateurs note ses réponses dans un grand cahier. Soudain, le visage méchant, il pointe du doigt la proclamation épinglée au mur. Elle annonce qu'un montant de 4000 piastres serait remis à quiconque livrerait Louis-Joseph Papineau, le chef des rebelles. Amédée accuse le choc sans perdre son sang-froid. Il se dirige vers la fenêtre et fait remarquer aux magistrats que la neige tombe dru. Candidement, il ajoute, comme si la température le préoccupait plus que leurs questions :

« Pourvu que la tempête ne retarde pas mon voyage. »

L'interrogateur lui demande d'ouvrir son sac et examine ses effets personnels. À l'évidence, il cherche des dépêches. Rien n'est laissé au hasard. On tâte même la doublure de son capot et les poches de ses habits. Pendant ce temps, dans la pièce d'à côté, son guide, tremblant comme une feuille, subit lui aussi le supplice de la question. Amédée ne se tourmente pas outre mesure. Le garçon ne sait pas qu'il est le fils du rebelle le plus recherché, celui dont la tête est mise à prix. Ni qu'il est lui-même pourchassé comme plusieurs de ses amis des Fils de la Liberté, ces jeunes patriotes bien décidés à sauver leur patrie du joug anglais.

Au bout d'une demi-heure d'un interrogatoire serré, les fonctionnaires lui remettent un certificat dûment signé, rédigé en anglais, confirmant que Joseph Parent, de Québec, a été examiné à Stanstead Plain, le 9 décembre 1837. Il peut poursuivre son voyage.

Sans se presser, il se dirige vers sa traîne sauvage, flanqué de son guide. La voiture traverse le village au pas. Une fois Stanstead derrière eux, le garçon lâche :

« Si j'avais su ça, je s'rais jamais v'nu, pour sûr... »

La frontière du Vermont traversée sans encombre, Amédée se découvre et, solennellement, salue bien bas de son couvre-chef la terre de liberté qui l'accueille. Ses faux papiers ne l'ont pas perdu, il n'a pas

été démasqué. Désormais, il peut voyager comme un homme libre, il jouit de la protection de l'aigle américain.

Manque de chance, le *stagecoach* qui va à Burlington, où se regroupent les exilés canadiens, ne passe que le surlendemain. À l'auberge de Derby, le jeune patriote tue le temps en lisant les gazettes du Canada. Puis, il tire de son sac les feuilles froissées qu'il traîne avec lui depuis son départ et sur lesquelles il a griffonné ses impressions pour conjurer l'angoisse au jour le jour. L'envie de relater les poignantes péripéties de sa fuite le dévore.



Son cauchemar a commencé à la mi-novembre. Le gouvernement anglais venait de rejeter toutes les demandes de réforme et d'autonomie des Canadiens connues sous le nom de «Quatre-vingt-douze résolutions». Rejet qui avait déclenché leur juste colère. Amédée en avait conclu qu'à Londres, les autorités coloniales s'étaient servies de ce prétexte pour écraser le mouvement patriote, voire l'anéantir. Passant aux actes, le gouverneur anglais Archibald Acheson, comte de Gosford, avait aussitôt lancé des mandats d'arrêt contre leurs chefs, sous le fallacieux prétexte qu'ils fomentaient des troubles. Le nom de son père, Louis-Joseph Papineau, alors l'orateur de la Chambre d'assemblée et l'homme politique le plus admiré de son temps, figurait en tête de liste. Il avait dû fuir. Dieu seul savait où il se cachait. Quand plusieurs des compagnons d'Amédée, de jeunes et ardents Fils de la Liberté comme lui, avaient été écroués en pleine nuit, il avait pris ses jambes à son cou, de peur de se retrouver avec eux derrière les barreaux.

À Derby, en attendant le *stagecoach*, il laisse sa plume bien affûtée courir nerveusement sur le papier. Il veut expliquer comment ses compatriotes, des gens pacifiques, en sont venus à s'armer – de pauvres fusils de chasse et de vieux mousquets datant de la Conquête – pour se défendre contre leurs assaillants, des Habits rouges armés jusqu'aux dents. De fil en aiguille, il remonte le temps jusqu'à son grand-père Joseph Papineau, député au Parlement canadien en 1792. Plus loin encore, car il compte raconter toute l'histoire de sa patrie.

Amédée l'ignore, mais, ce faisant, il pose les jalons de l'œuvre de sa vie. Son *Journal d'un Fils de la Liberté* révélera une existence ponctuée d'épreuves familiales et de décennies de tragédies collectives qu'il relatera jusque dans les plus obscurs détails.

À dix-huit ans, sa voie lui semble soudainement toute tracée et il a confiance en sa bonne étoile. Sa grand-mère maternelle ne lui a-t-elle pas répété cent fois qu'il était doué pour le bonheur, puisque né coiffé? À sa naissance, elle avait remarqué sur sa tête la partie de la membrane de la poche des eaux, un signe qui ne trompe pas. Il ne sera pas un argotier, le mot est de lui, encore moins paperassier, des « états » qui lui répugnent. Il se voit plutôt journaliste, écrivain et surtout homme d'État, comme son grand-père et son père. Pendant ses études classiques – ses humanités –, il a dévoré les journaux et usé ses yeux de myope à décoder Montesquieu et Rousseau. Chez lui, rue Bonsecours, devant un feu de cheminée, il a écouté Joseph Papineau lui raconter ses croisades du siècle dernier, en particulier sa lutte acharnée contre l'abolition de la langue française en Chambre. Aussi souvent que possible, il a accompagné son père – son mentor, son héros – dans ses déplacements politiques. Les témoignages de l'un et de l'autre ne doivent pas se perdre à tout jamais.

Qui mieux que lui pourrait raconter l'histoire récente de son pays? Il répond: « Ma propre position durant ces événements, celle qu'occupait mon père parmi les hommes publics de mon pays, et par suite mes relations avec un grand nombre des acteurs dans ces scènes me placent dans le cas de pouvoir rassembler une foule de détails qui, plus tard, seront très intéressants et pourront servir à l'historien. »

Finalement, Amédée ne suivra pas les traces de son père, ni celles de son grand-père. Il sera plutôt protonotaire, pamphlétaire et surtout mémorialiste, l'un des plus prolifiques de son temps.

En fait, il traversera son siècle une plume à la main. Pour l'instant, il a dix-huit ans et il s'attelle à la tâche.

2. RUE DU SANG

1832-1835

« *Jusqu' alors, je n' avais été patriote que de nom... »*

D' aussi loin qu' Amédée s' en souviene, l' amour du pays a toujours été une affaire de famille chez les Papineau. Déjà, à treize ans, les débats publics le passionnent. Pensionnaire au Collège de Montréal, il défie le règlement et lit les journaux en cachette dans les toilettes. Puisqu' ils sont interdits entre les murs de l' établissement, il persuade ses amis externes de lui refiler discrètement *La Minerve* et il s' enferme... là où les dieux vont seuls.

« C' était un attentat énorme contre les règles du collège, se souvient-il, en sorte que j' étais obligé de me cacher pour les lire. Souvent, c' était là où l' odorat n' était guère satisfait, si l' esprit et le cœur l' étaient. »

Peut-être est-ce dans cette posture inconfortable qu' il suit au jour le jour le déroulement des élections partielles qui se tiennent à quelques rues du collège, dans le quartier ouest de Montréal. À cette époque, pour qu' un candidat soit déclaré vainqueur, une heure doit passer sans qu' un votant se soit présenté au bureau de scrutin. Le patriote Daniel Tracey, candidat du Parti canadien, et Stanley Bagg, un marchand d' origine américaine qui représente le Parti bureaucrate regroupant les loyaux, se mènent une lutte sans merci depuis une vingtaine de jours. Pour maintenir l' ordre, la Ville n' a rien trouvé de mieux que d' assermenter des connétables spéciaux, tous tories. Or ces fiers-à-bras (*bullies*) sympathiques à Bagg frappent les manifestants du camp de Tracey avec les bâtons qu' on leur a distribués. Le climat est tendu dans tout le faubourg.

Ce lundi 21 mai 1832, une journée maussade et pluvieuse, patriotes et bureaucrates font le pied de grue en face du bureau de vote installé à la place d'Armes, près de l'église. Au milieu de l'après-midi, un partisan du docteur Daniel Tracey reçoit un violent coup qui perce la soie de son parapluie. Fâché, il menace son assaillant de lui crever les yeux. L'affaire vire à la bagarre. Les juges de paix appellent l'armée à l'aide. Une cinquantaine de soldats du 15^e Régiment d'infanterie commandé par le lieutenant-colonel Alexander Fisher MacIntosh et le capitaine Temple prennent position devant l'église Notre-Dame. Le calme se rétablit, mais le magistrat n'en lit pas moins la *Loi des émeutes (Riot Act)*. Autrement dit, il déclare la loi martiale.

À cinq heures, le décompte indique une faible avance de trois voix pour le candidat patriote, ce qui déclenche une explosion de joie parmi ses partisans qui le raccompagnent chez lui au Faubourg Saint-Antoine. Rue Saint-Jacques, les connétables armés les pourchassent. S'ensuit un feu nourri de pierres de part et d'autre. Un magistrat crie « *Fire! Fire!* » et l'armée tire sur les patriotes. Trois d'entre eux tombent sous les balles, cependant qu'une dizaine d'autres sont blessés.

Papineau se rend à la place d'Armes pour enquêter. Avec lui, le nouveau député de Richelieu, Clément-Charles Sabrevois de Bleury, interroge Alexander MacIntosh :

« Colonel, permettez-moi de vous demander sur ordre de qui les troupes ont tiré sur le peuple ? »

Le colonel donne d'abord l'impression qu'il va répondre à la question à condition qu'on éloigne les badauds rassemblés autour d'eux. Mais une fois seul avec les deux parlementaires, il dit simplement :

« *Gentlemen, I will not answer but to superior military authority.* »

Papineau se retire fort mécontent. Des militaires font courir le bruit calomnieux qu'il s'est rendu chez MacIntosh, lui a parlé grossièrement et que ce dernier a été forcé de le mettre à la porte. Les gazettes bureaucrates leur emboîtent le pas. Au contraire, *La Minerve* du lendemain, celle qu'Amédée a entre les mains, présente la scène comme le massacre de paisibles citoyens par une troupe imbibée d'alcool. Le journal

rapporte que les partisans de Bagg riaient et se félicitaient en regardant les cadavres. « Dommage qu'il n'y en ait pas plus », se désolaient-ils.

Le souvenir amer qu'Amédée gardera de la tragédie tient en peu de mots: « Une élection violemment contestée se termina le 21 mai par une fusillade du peuple par la soldatesque, sous les ordres des magistrats partisans violents. »

Dès lors, on ne parle plus de la rue Saint-Jacques, mais bien de la rue du Sang. *La Minerve* du 24 mai lance un vibrant appel: *N'oublions jamais le massacre de nos frères; que tous les Canadiens transmettent de père en fils jusqu'aux générations futures les plus éloignées, les scènes du 21 de ce mois; que les noms des pervers qui ont tramé, conseillé et exécuté cet attentat soient inscrits dans nos annales...*

Montréal est en deuil. Papineau assiste à l'autopsie des trois victimes et réclame l'arrestation des magistrats fautifs, notamment l'officier qui commandait la troupe meurtrière. Il demande au gouverneur Aylmer de venir à Montréal s'occuper personnellement de l'affaire. Celui-ci refuse.

« Sa faiblesse innée le livre aux méchants, pense le chef patriote, furieux. Il se renferme dans son château. »

L'enquête du coroner traîne et le procès qui se tient ensuite à Québec est marqué d'irrégularités que dénonce Papineau en Chambre.

Amédée veut tout connaître de ce qui se trame dans la capitale. Les jours de congé, il demande à sa mère de lui lire les lettres de son père. Parfois, il a les yeux pleins d'eau. Sans doute pense-t-il, à l'instar de Julie, qu'il y a peu d'hommes comme Papineau, « parfaitement désintéressés, prêts à sacrifier en toutes occasions leurs intérêts à ceux du public, comme c'est le devoir d'un homme politique ».

Il ne tolère pas qu'on le critique, encore moins qu'on l'insulte. Pour ne pas le décevoir, il s'applique en classe, même si la fusillade du 21 mai le passionne plus que le latin ou le grec. Ses efforts sont récompensés par de bonnes notes.

« J'ai été le neuvième cette semaine dans ma classe », écrit-il à son père, avant d'ajouter affectueusement: « Adieu, mon cher papa. Je suis votre soumis et affectionné fils. A. Papineau. »

À l'issue du procès, le jury de vingt-quatre membres acquitte MacIntosh et Temple. Les journaux rapportent que le gouverneur Aylmer a complimenté les meurtriers. Libéré et blanc comme neige, MacIntosh rentre en Angleterre où, raconte Amédée, il sera fait chevalier du « très honorable Ordre du Bain » par notre « gracieux souverain ».

Ce crime demeuré impuni marque le début de la véritable politisation d'Amédée.

« Jusqu'alors, je n'avais été patriote que de nom, précise-t-il. Je savais à peine ce que ce mot voulait dire : j'étais patriote probablement parce que mes parents l'étaient. Depuis le meurtre atroce du 21 mai, j'ai suivi de près les affaires de mon pays, autant qu'il a été en mon pouvoir de le faire. »



L'automne suivant, son frère Lactance le rejoint au collège, situé rue McGill. Nouvellement promu membre de la bande des malheureux pensionnaires, le pauvre est soumis, comme son aîné, aux règles strictes des Sulpiciens. Julie, qui leur rend visite au parloir, constate que ses enfants ne se fatiguent pas à l'étude. Comment les ramener à de meilleures intentions ?

« Il serait impardonnable qu'ils ne soient pas instruits avec tous les moyens qu'ils ont », plaide-t-elle auprès de Papineau.

Ce dernier ne pense pas autrement. Combien de jeunes aussi talentueux qu'eux sont trop pauvres pour fréquenter le collège ? Que ses fils s'ennuient et qu'ils détestent leur statut de pensionnaire, il peut l'admettre, car il a vécu la même situation autrefois. Il n'empêche qu'à leur âge, il s'appliquait.

« J'aimais plus les livres et moins le jeu et la course qu'ils ne les aiment, répond-il à Julie. Néanmoins, je comprends que je n'aurais pas aussi bien étudié externe que pensionnaire. Je me plaignais alors, je remercie aujourd'hui mon père du courage qu'il a eu de me retenir malgré moi au séminaire. »

Si seulement ses garçons recherchaient la conversation de Cicéron et Plutarque, plutôt que celle de petits camarades que l'on entend dire mille mauvaises choses!

Hélas! Il a peu de temps à leur consacrer. À Québec, il est de tous les débats. Ses journées n'ont jamais été aussi remplies. Il mange à toute vitesse et abrège ses nuits, passant le plus clair de son temps à réclamer plus de pouvoirs politiques pour la Chambre d'assemblée. Il s'occupe sans relâche de l'épineuse question du vote des subsides. Les élus doivent contrôler les dépenses publiques, et non la métropole. Il dénonce aussi les sinécures des employés de l'État et s'oppose à la liste civile permanente qui permet à Londres de fixer les salaires des juges et des fonctionnaires.

Sur ce point, Amédée prend fait et cause pour son père. Il accuse le gouvernement colonial et ses sbires de privilégier les loyalistes américains et les colons anglais au détriment des Canadiens :

« Les neuf dixièmes de la population sont d'origine française et ils n'obtiennent pas le dixième des fonctions et émoluments publics, explique-t-il dans ses mémoires. Les conquérants se partagent nos dépouilles, nous méprisent et nous insultent. »

Fins stratèges, le gouverneur et ses acolytes masquent hypocritement les abus pendant les crises. Aussitôt après, l'oppression reprend de plus belle. Dire que cette moquerie de gouvernement calquée sur la Constitution britannique est censée être la plus libre au monde!

Dans ses notes personnelles, le fils emprunte les formules du père. Pour mettre fin à ce régime bâtard qui provoque des fusillades comme celle du 21 mai 1832, en plus d'échauffer les esprits les mieux intentionnés, la Chambre d'assemblée dirigée par Papineau vote les 92 résolutions, le 21 février 1834. Inspiré de la Déclaration des droits rédigée aux États-Unis en 1791, ce cahier de doléances rassemble les principaux griefs des Canadiens, notamment la sous-représentation de la majorité française au sein de l'administration provinciale et la domination politique et économique des Britanniques au Bas-Canada. À l'issue d'une semaine de débat, le peuple se prononce en faveur du réquisitoire. Partout, on appuie ces requêtes et on se prépare à élire un nouveau Parlement. Une pétition de plus de cent mille signatures dénonçant les

monopoles anglais sur les importations de thé, de café, de tabac et d'autres denrées est expédiée à Londres. Amédée se laisse porter par l'enthousiasme collectif. Naturellement, le succès rejaillit sur son père, le principal auteur des 92 résolutions, qui constituent ni plus ni moins le programme du Parti patriote.

Tout le pays d'ailleurs vibre au patriotisme. Le 24 juin 1834, le directeur de *La Minerve*, Ludger Duvernay, organise la première fête nationale. En choisissant le jour de la Saint-Jean-Baptiste, il renoue avec une vieille tradition du début de la colonie. Le banquet réunit une soixantaine de notables, sous la présidence du maire Jacques Viger. Le journal patriote souligne la présence de « l'honorable Louis-Joseph, Orateur de la Chambre d'assemblée, habile et zélé défenseur des droits du Peuple ».

Le vote des 92 résolutions constitue une victoire, certes, mais celle-ci donne lieu à la résurgence de la violence à Montréal. Les Papineau ne seront pas épargnés.

